



Boulevard HOLLYWOOD

À celle ou à celui qui lira mon roman,
rappelle-toi qu'on ne sait jamais qui
deviendra la prochaine grande vedette
d'Hollywood... ou du 1212A, rue du Barbu!

Émilie Rivard



Les yeux rivés sur le dépanneur, je suis incapable de cesser de grelotter.

— Il fait moins mille degrés! se plaint Isaac, mon meilleur ami. Pourquoi l'hiver prend pas une petite pause, les vendredis?

C'est vrai que ça nous arrangerait bien, si février décidait de nous faire profiter de quelques degrés de plus. Et surtout de nous épargner ce vent.

— Franchement, les gars, on peut aller ailleurs! raisonne Roséa, ma blonde.

Isaac et moi répondons en chœur:

— Impossible!

J'ajoute...

— Une tradition, c'est une tradition !

Ro rôle, mais elle reste quand même avec nous. Il faut dire que sous cet énorme foulard qu'elle a elle-même tricoté avec l'aide de mon père pendant le temps des fêtes, elle est probablement la moins frigorifiée de nous trois.

De toute façon, dans une dizaine de minutes, nous devrions pouvoir nous réchauffer dans le dépanneur de monsieur Soleil. D'ici là, il faut attendre que le propriétaire bourru en sorte.

Depuis maintenant cinq semaines, notre tradition du vendredi soir (passer au dépanneur pour nous procurer notre joyeuse dose de gras, de sel, de sucre et de tout ça) est... un peu plus compliquée.

Petit retour en arrière: après le congé des fêtes, nous nous sommes rendus chez monsieur Soleil, comme à notre habitude. Il nous attendait avec son plus bel air de bouteille de boisson gazeuse brassée prête à exploser.

Visiblement, il avait du mal à digérer sa dinde du Nouvel An. Ou bien il était en colère contre ces énormes et bien jolis flocons qui tombaient du ciel ? Je ne sais pas.

Mon ami, ma blonde et moi nous sommes dirigés ce jour-là vers les crottes de fromage. Nous avons tous les trois la même envie de poudre orangée fluorescente possiblement pleine de plutonium. Miam !

Mais devant l'étalage : horreur ! Plus qu'un tout mini sac de bâtonnets orangés. Nous sommes restés figés sur place plusieurs minutes, à fixer la tablette, comme si, soudain, deux paquets supplémentaires allaient apparaître. La neige qui avait produit de petits monticules sur nos tuques et qui s'était agglutinée sur nos bottes formait lentement une flaque à nos pieds.

J'ai parlé le premier. Voulant être galant (mais aussi parce que j'étais certain que ma blonde partagerait son sac avec moi), j'ai proposé...

— Prends-le, Roséa.

Je m'attendais à ce qu'Isaac s'oppose à mon offre. Il apprécie Ro, mais pas au point de faire un tel sacrifice pour elle ! Mais non, c'est plutôt Roséa qui s'est exclamée :

— Parce que je suis «la fille»? Non merci !

Elle est incroyable, ma blonde. Prête à ignorer les besoins de ses papilles pour défendre ses grandes valeurs d'égalité !

Nous nous sommes donc entendus sur un système sans faille : montrer un ou deux doigts en même temps. La personne qui aurait un nombre différent remporterait LE sac.

Nous avons retiré nos gants. Isaac a enlevé le vêtement avec un peu trop d'énergie. Son gant a plané plus loin. D'un geste vif, mon ami a fait un pas de côté pour le rattraper. Il aurait stoppé le fugitif sans problème... s'il n'y avait pas eu de neige fondue !

Isaac a donc glissé et est tombé sur Roséa qui, par réflexe, s'est agrippée à l'étagère de noix diverses. La tablette s'est décrochée et les contenants se sont éparpillés sur le sol. Certains se sont ouverts, répandant partout leur contenu mortel pour bien des élèves de l'école.

Toujours debout, j'étais le seul qui pouvait agir pour tenter de freiner l'explosion de colère de monsieur Soleil. Je me suis penché, j'ai remis une poignée de noix d'acajou dans son cylindre de plastique en partie cassé. Je me suis retourné vers l'homme derrière sa caisse. Je n'ai pas trouvé mieux que de dire, d'une petite voix :

— Je vais... je vais acheter ceux-là.

Monsieur Soleil a d'abord eu l'air anormalement calme. Ce n'était qu'un mirage. Quelques secondes plus tard, il a hurlé :

— DEHORS ! Et ne remettez plus JAMAIS les pieds ici, tous les trois.

Était-ce notre pire gaffe dans ces lieux? Non. Mais c'était la gaffe de trop.

Et voilà comment nous avons été bannis du dépanneur de monsieur Soleil.

Heureusement, l'histoire ne se termine pas là!

Autre retour en arrière, mais un peu moins loin: après une dizaine d'années assis derrière son comptoir tous les jours, du petit matin jusqu'à tard le soir, monsieur Soleil a décidé d'engager deux personnes pour s'offrir un peu de temps. La rumeur court qu'il se serait même inscrit à une ligue de bowling!

Et qui a été embauché pour travailler une vingtaine d'heures par semaine, dont les vendredis soir? La grande sœur de Roséa, Laurie! Cette fille-là, je ne l'avais jamais croisée avant Noël et je doutais carrément de son existence, parce qu'elle a assurément reçu un entraînement de ninja qui lui permet de vivre chez elle sans être aperçue par d'autres êtres humains.

Maintenant, je suis son plus grand admirateur. Mais juste parce qu'elle nous laisse entrer dans le dépanneur une fois que son patron est sorti, vers 16 heures. Évidemment, notre présence est toujours interdite. Sauf que Laurie s'en fout.

Donc voilà! C'est pour toutes ces raisons que nous bravons le froid, à l'angle du dépanneur, en attendant de voir passer monsieur Soleil sans que lui nous remarque, pour ensuite aller acheter nos friandises sacrées.

— Il est là! chuchote Roséa en pointant la porte.

Nous suivons du regard le propriétaire du dépanneur, qui marche vers sa voiture. Ça me fait toujours drôle d'apercevoir ses jambes, après tant de mois à le voir uniquement derrière son comptoir.

Isaac me tire de mes pensées.

— La voie est libre ! fait-il avec un léger accent rappelant les doublages de films américains.

Notre trio entre donc dans le dépanneur. Laurie est à son poste. Je comprends très bien pourquoi monsieur Soleil l'a engagée : elle dégage exactement le même manque de joie de vivre que lui. Je suis son plus grand admirateur, oui, mais en même temps, elle me fait un peu peur...

Pour toutes salutations, elle nous lance :

— Si vous faites du trouble, je vous assomme.

Le message est clair. Nous faisons nos choix si vite (facile, il y a assez de crottés de fromage pour nous trois) que nous ne prenons même pas le temps de nous adresser la parole. Pour Roséa et moi, ce n'est pas si dur de nous taire pendant plusieurs secondes, mais pour Isaac, ça relève du miracle !

La transaction dure moins de deux minutes. Puis, nous sommes à nouveau expédiés dans le froid.

Nous marchons en vitesse jusque chez moi. Enfin... pas tout à fait chez moi. Depuis quelques mois, notre quartier général est le 1212A. Ce local commercial appartient à mes parents. La plupart du temps, cet endroit est occupé par des entreprises plus étranges les unes que les autres. Salon de coiffure pour gens... euh... originaux, boutique de bijoux dangereux, magasin de sous-vêtements désastreux, nous avons tout vu, ici !

Le dernier commerce du 1212A a été les Arcades Pix Man. Disons que ça ne s'est pas très bien passé et que mes parents ont choisi de ne pas chercher de nouveau locataire tout de suite. Durant le mois de décembre, ils ont prêté les lieux au Club des retraités gosseux de Saint-Justin pour leur marché annuel de Noël, mais le reste du temps, tout ce qui s'y trouve, c'est un jeu de *pinball*, un sofa et une

télévision. Ces deux derniers éléments nous permettent de nous installer confortablement pour jouer à notre jeu vidéo favori, *Mission: Armageddon*.

Je frissonne une fois de plus avant d'ouvrir la porte du 1212A. Enfin, officiellement à l'abri du froid! Cependant, ma joie ne dure pas...

Isaac constate en même temps que moi (et que Roséa, je présume):

— Ben voyons! C'est vide!

Oui, le sol du 1212A est... complètement nu. Est-ce que mes parents se prépareraient à accueillir de nouveaux locataires? Si c'est le cas, ils ne m'en ont pas parlé. En même temps, ils n'ont pas l'habitude de partager avec moi leurs plans tellement à l'avance. Ils adorent «me faire une belle surprise», même si nous avons des définitions de «belle surprise» bien différentes, eux et moi.

Je propose:

— On peut aller chez nous...

Après tout, nous y sommes presque. Il suffit de monter l'escalier et de pousser la porte pour nous retrouver dans notre salle à manger. Notre salon est moins tranquille que le 1212A et ma chambre est moins confortable, mais je sens que mes amis n'ont aucune envie de retourner dehors maintenant.

Roséa accepte d'un signe de tête. Elle est toujours heureuse de visiter mes parents et ma petite sœur. Elle les adore! Elle n'hésite jamais à chanter avec eux les plus grands succès de leur ancien groupe, les Gens-Bons.

Qu'est-ce qu'on n'est pas prêts à endurer pour une blonde... Il faut dire que la mienne mérite tous les sacrifices!

Je monte les marches, mes amis à ma suite. Dès que j'entrouvre la porte, j'ai l'impression d'avoir laissé s'échapper une tornade.

J'entends des objets atteindre le sol dans un grand fracas et ma sœur Agathe clamer : «C'est pas moi ! C'est la poule !», puis ma mère crier à mon père : «Sébastien ! Vite ! Prends la guenille ! Y en a partout ! C'est complètement dégueu !»

Oui, je suis bien rendu chez moi. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est toujours comme ça, mais ça l'est assez souvent pour ne pas être étonné en ce moment. Mes amis, eux, reculent aussitôt d'une marche.

Isaac déclare :

— Savez-vous, je vais aller manger mes crottes de fromage chez nous. On jouera en ligne !

Le lâcheur !

— Ouais... je vais partir moi aussi, finalement.

Roséa m'abandonne également !

Je soupire, mais je ne peux pas vraiment les blâmer. Qui voudrait pénétrer dans une zone de turbulence sans y être obligé ? Je les regarde sortir par la porte en bas de l'escalier, je baisse la tête, puis je fonce dans la tempête.

Je n'ose pas essayer de deviner quel est ce liquide visqueux qui couvre une partie du sol de la salle à manger. Je ne tente pas non plus de comprendre pourquoi Agathe est debout, sur le comptoir, habillée d'un t-shirt de mon père.

J'estime que mes parents ont la situation bien en main. Je monte jusqu'à ma chambre, je me connecte à *Mission : Armageddon* et j'attends que mes amis se joignent à moi.

À l'heure du souper, la maisonnée a retrouvé un certain calme, mais je reste alerte. Avec mes parents et ma sœur, l'accalmie ne dure jamais bien longtemps...



Mon réveille-matin sonne. Ça me prend au moins 47 secondes avant de comprendre quel jour nous sommes. Samedi. Samedi? Oui... samedi. Stupide réveille-matin. Il ne sait pas que je pourrais dormir plus longtemps? Je pourrais m'en vouloir d'avoir mal réglé l'alarme, mais c'est tellement plus amusant de blâmer les objets.

J'essaie de me rendormir. Ça ne fonctionne pas. Cette fois-ci, le coupable n'est pas un être inanimé, c'est mon estomac. Stupide estomac.

Je repousse les couvertures, j'enfile les gros bas de laine que mon père m'a tricotés et mon chandail à capuchon préféré, celui qui est beaucoup trop grand et pas tout à fait propre, mais qui me fait sentir dans un cocon. Puis,

je descends l'escalier qui mène de l'étage des chambres à la cuisine.

Mes capacités à sociabiliser ne sont pas complètement éveillées. J'entends bien les sons de fourchette dans les assiettes, mais plutôt que de me soucier des autres humains de la maisonnée, je me dirige vers le réfrigérateur. Entre le lait et le pichet d'eau, je ne trouve pas le jus d'orange. Je grogne et je me retourne vers la table à dîner.

Assis autour, il y a bien un homme et une femme. Mais ce ne sont pas mes parents. À moins que... Bien non ! Franchement ! J'ai beau ne pas être réveillé, je suis encore capable de reconnaître mes propres géniteurs ! Les deux personnes qui mangent des gaufres congelées (après décongélation, bien sûr, enfin, j'espère...) sont un peu plus jeunes que mes parents. Le gars est plus grand que mon père, la fille, plus petite. Ils sont tous les deux habillés de vêtements confortables, ce qui me fait

sentir moins mal d'avoir l'air d'un bon client de la boutique Jeans dépôt... oire.

— Allô, Samilien ! s'exclame la femme en faisant un petit geste sympathique de la main.

Elle a l'air tout à fait à l'aise, comme si elle appartenait au décor. Elle noue ses cheveux en une courte queue de cheval blonde, s'étire et épluche une banane, en me lançant à nouveau un petit sourire.

Visiblement, elle me connaît. Est-ce que je devrais savoir qui elle est ? Je réfléchis très vite. Des amis de papa et de maman ? Genre vieux copains du secondaire que j'ai vus une fois, à sept ans ? Ils ne semblent pas être sortis de l'école en même temps que mes parents. Des collègues ? Pas impossible, mais ça me paraît improbable ! Surtout avant 8 heures ! Et d'ailleurs, où sont ma mère et mon père ? Est-ce que ce serait un cas... de métamorphose ? Non, ma mère ne m'appelle jamais Samilien, elle sait que je déteste ça.